

ENFANT VOLÉE

Marsha Forchuk Skrypuch

Texte français de Martine Faubert

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: *Enfant volée* / Marsha Forchuk Skrypuch;
texte français de Martine Faubert.

Autres titres: *Stolen child*. Français

Noms: Skrypuch, Marsha Forchuk, 1954- auteur. |
Faubert, Martine, traducteur.

Description: Traduction de : *Stolen child*. | Édition originale : 2010.

Identifiants: Cnadiana 20210111208 | ISBN 9781443189712
(couverture souple)

Classification: LCC PS8587.K79 S814 2021 | CDD jC813/.54—dc23

Copyright © Marsha Forchuk Skrypuch, 2010, pour le texte anglais.

Copyright © Éditions Scholastic, 2010, 2021, pour le texte français.

Tous droits réservés.

Copyright © Mike Heath | Magnus Creative, 2019,
pour l'illustration de la couverture.

Conception graphique de la couverture : Yaffa Jaskoll

Il est interdit de reproduire, d'enregistrer ou de diffuser, en tout ou en partie, le présent ouvrage par quelque procédé que ce soit, électronique, mécanique, photographique, sonore, magnétique ou autre, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation écrite de l'éditeur. Pour la photocopie ou autre moyen de reprographie, on doit obtenir un permis auprès d'Access Copyright, Canadian Copyright Licensing Agency : www.accesscopyright.ca ou 1-800-893-5777.

Édition publiée par les Éditions Scholastic, 604, rue King Ouest,
Toronto (Ontario) M5V 1E1.

5 4 3 2 1 Imprimé au Canada 139 21 22 23 24 25



Chapitre un

1950 – L'arrivée au Canada

La femme qui disait être ma mère était si malade sur le bateau que nous avons pris pour quitter l'Europe qu'elle avait presque tout le temps un sac à vomir accroché autour du cou. Celui que j'appelais mon père avait fait la traversée un an auparavant. Il avait travaillé un peu partout au Canada, à la recherche d'un endroit où nous pourrions nous établir. Il nous avait finalement écrit qu'il avait décidé de s'installer à Brantford, en Ontario, à cause de ses arbres et de ses deux églises ukrainiennes. Et aussi parce qu'il y avait trouvé du travail dans une fonderie. Autrement dit, il y aurait aussi de la nourriture sur la table.

À cause du mal de mer, Marusia avait fait presque toute la traversée à l'intérieur du bateau. Comme je n'aimais pas me sentir enfermée, je la laissais dormir en paix. J'étais très souvent livrée à moi-même, et je ne m'en plaignais pas. Je me dépêchais de monter sur le plus haut pont et je me penchais par-dessus le bastingage pour regarder les remous que faisait le bateau dans l'eau, tout en bas. Un jour, j'ai grimpé sur le bastingage et je me suis assise sur la rampe,

en laissant mes jambes se balancer dans le vide et en respirant l'air pur à pleins poumons. J'étais là depuis moins d'une minute quand un matelot m'a attrapée par la taille et m'a déposée sur le pont. Il criait dans une langue qui n'était ni de l'ukrainien ni du yiddish ni de l'allemand ni du russe. Ce n'était pas de l'anglais non plus. Je suppose qu'il me disait que j'étais folle de faire cela. Pourtant, je ne me sentais pas l'esprit dérangé. Enfin, je me retrouvais seule, face à un espace infini et, pendant un bref instant, je m'étais sentie totalement libre.

Quand le bateau a accosté dans le port d'Halifax, j'ai descendu la passerelle avec Marusia. J'étais si habituée aux mouvements du bateau en mer que, quand j'ai posé le pied sur le sol canadien, j'ai cru que ça tanguait encore. J'ai dû m'accrocher à un poteau pour ne pas tomber par terre. Marusia aussi marchait d'un pas mal assuré. Comme elle transportait notre valise, elle ne pouvait pas attraper le poteau. J'ai donc saisi sa main libre et je l'ai aidée à retrouver son équilibre; puis nous avons fait la queue au bout de l'immense file que formaient les immigrants.

En tête se tenait un agent en uniforme, qui interrogeait individuellement chaque nouvel arrivant. J'en étais muette de peur. Qu'allait-il me demander? Que devrais-je répondre?

Marusia m'a serré la main afin de me rassurer et m'a dit :

— N'oublie pas de m'appeler Mama.

Notre tour venu, l'agent a examiné nos papiers, puis s'est accroupi de façon à avoir le visage à la hauteur de mes yeux. Il avait les traits comme taillés au couteau, mais l'air gentil, même si j'étais terrifiée par son uniforme. Il m'a alors dit en ukrainien :

— Bienvenue au Canada, Nadia. Es-tu contente d'être ici?

Comme je n'aime pas mentir, je ne lui ai rien répondu, me contentant de le fixer à travers mes larmes. J'étais contente d'être enfin sortie de cet affreux camp de personnes déplacées où nous étions restés pendant cinq ans. D'une certaine façon, j'étais contente d'être au Canada parce que c'était très loin de mon ancienne vie. Toutefois, certaines choses de cette époque me manquaient terriblement.

L'agent d'immigration a tiré sur une de mes tresses, puis s'est relevé. Je l'ai écouté poser des questions à Marusia : Où vivions-nous avant la guerre? Que faisons-nous durant la guerre? J'étais toujours surprise de voir avec quelle aisance Marusia pouvait mentir.

L'agent a demandé les billets de train que nous avaient fournis les représentants des Nations unies. Marusia les lui a tendus, sans vouloir les lâcher, mais il les a pris quand même et les a soigneusement examinés. Une fois satisfait, il a estampillé nos papiers, puis nous les a rendus avec les billets. Marusia les a repliés en tremblant et les a vite glissés sous son corsage bien repassé, puis dans son soutien-gorge. L'agent lui a remis un billet de banque.

— Voici cinq dollars canadiens pour acheter à manger, a-t-il dit.

Le port était bondé de gens comme nous, devenus sans patrie pendant la guerre. Les petits marchands se faisaient concurrence, criant à tue-tête :

— Lait!

— Pommes!

— Pain!

Marusia s'était débrouillée pour apprendre un peu d'anglais au camp des personnes déplacées, et moi aussi. Nous arrivions donc à comprendre quelques mots.

Marusia voulait des sandwichs à la viande et une bouteille de lait, mais elle ne connaissait pas le mot sandwich. Quand elle a finalement réussi à se faire comprendre d'un marchand, il lui demandait trop cher. Il nous fallait ménager le peu d'argent que nous avions. J'avais faim et soif, et je mourais de chaleur. Mais au moins, nous étions en sécurité.

— Je crois que c'est un magasin d'alimentation, ai-je dit en montrant du doigt une vitrine décorée d'une pyramide de boîtes de conserve.

La porte du magasin s'est ouverte et un client est sorti en tenant ce qui semblait être une miche de pain.

— Entrons voir, a dit Marusia en me poussant vers le magasin.

Nous avons ouvert la porte et sommes entrées; il faisait encore plus chaud dedans que dehors. Un homme chauve au visage rougeaud et au ventre

rebondi nous a souri.

— Manger...? a dit Marusia en lui montrant le billet de cinq dollars.

— Il ne me reste pas grand-chose, a répliqué le marchand en gesticulant pour nous aider à comprendre.

Nous avons regardé autour de nous. Il avait raison. Les étiquettes des boîtes de conserve de la vitrine montraient différentes sortes de légumes. Il y avait des poches de farine et de riz, mais ni petits pains, ni fromages, ni saucisses, ni rien d'autre qui aurait pu se manger sans préparation.

— Pain? a demandé Marusia.

Le marchand a secoué la tête, l'air désolé.

Nous allions partir quand soudain il nous a souri. De son doigt, il nous a fait signe de le suivre au fond du magasin. Là, il a ouvert une espèce de grand coffre, et une grosse bouffée d'air très froid nous a enveloppées. Il en a sorti un truc qui ressemblait à une grosse brique de carton blanc.

— Crème glacée, a-t-il dit avec un sourire.

— Crème lacée? Comme des chaussures? a dit Marusia, l'air perplexe.

— Non! Non! a répondu le marchand.

J'étais aussi perplexe que Marusia. Qu'est-ce que des lacets avaient à voir avec du pain?

Le marchand a pris la brique de carton et l'a déposée sur le comptoir à l'avant du magasin, puis il s'est mis à fouiller dans une boîte sous la caisse enregistreuse. Il

fronçait les sourcils. Ensuite, en nous souriant, il nous a tendu deux petites cuillères de bois.

— Je vous montre, a-t-il dit en retirant la feuille de papier qui recouvrait la brique.

Un parfum de vanille est venu nous chatouiller les narines.

— Crème... glacée... a-t-il dit.

Puis il a pris une des petites cuillères et en a raclé la surface de la brique gelée. Une boule s'est formée. Il l'a soulevée avec la petite cuillère et me l'a tendue :

— Goûte!

J'ai serré les lèvres.

— Je vais y goûter, a dit Marusia, hésitante.

L'homme a approché la cuillère de bois de la bouche grande ouverte de Marusia et a laissé tomber la boule de glace sur sa langue, comme une maman oiseau qui donne la becquée à son petit. Marusia a écarquillé les yeux de surprise. J'étais bien contente de ne pas avoir été la première à essayer. Puis elle a souri et s'est exclamée :

— Bon! Bon!

Elle en a pris avec l'autre cuillère et me l'a offerte. J'y ai goûté du bout de la langue, et j'ai pensé à une boule de neige. Puis j'ai pris toute la cuillerée dans ma bouche et j'ai eu un frisson en savourant ce délice froid, sucré et onctueux. Ce n'était pas seulement le goût délicieux, mais aussi la sensation du froid par cette lourde journée d'été. C'était divin!

— Cinq dollars, a dit le marchand.

Marusia a blêmi. Cinq dollars pour cet aliment inconnu? Elle a fait signe que non de la tête.

— C'est mangé, c'est vendu, a-t-il dit, imperturbable.

Marusia lui a tendu à regret notre billet de cinq dollars.

— Mais c'est tout ce que nous avons! s'est-elle écriée.

Le marchand le lui a arraché des mains.

— Je vous en prie, a-t-elle dit, les larmes aux yeux.

Le marchand nous a regardées et a eu l'air de nous prendre en pitié. Il a plongé la main dans sa caisse et en a ressorti un billet d'un dollar. Marusia l'a pris.

Nous sommes sorties du magasin. Marusia pressait contre elle notre précieuse crème glacée. Nous étions rendues à peine quelques portes plus loin quand elle a crié :

— Oh non! Regarde!

Son corsage était couvert d'un liquide visqueux et blanchâtre.

— Tiens, m'a-t-elle dit en me mettant le carton dans les mains.

Elle a glissé sa main entre deux boutons de son corsage, puis dans son soutien-gorge, et en a ressorti nos précieux documents d'immigration et billets de train. Le coin d'un des formulaires était mouillé, et une partie du tampon officiel était devenu illisible. Les billets de train étaient humides, mais pas endommagés. Elle les a secoués en l'air pour les faire sécher tandis que je regardais nos quatre dollars de crème glacée

fondre au soleil. Alors, elle a soigneusement replié les documents et les billets, puis les a glissés sous la ceinture de sa jupe.

— Allons nous asseoir, a-t-elle dit en me prenant par le coude pour m’emmener jusqu’à un banc public.

Nous nous sommes assises et elle m’a aussitôt tendu une petite cuillère de bois. Nous avons englouti notre crème glacée à toute vitesse. Nous avons les mains et le visage tout collants, mais cela ne me dérangeait pas. Je n’avais rien mangé d’aussi bon depuis des siècles. Nous nous sommes lavées à une fontaine publique. Le corsage de Marusia n’avait plus tout à fait l’air fraîchement repassé.

Je ne me rappelle plus très bien tous les détails des jours qui ont suivi. Mais nous avons trouvé comment nous rendre à la gare. Je savais que nous roulions vers l’ouest, et je me rappelle que nous avons changé de train à Québec. Puis nous nous sommes arrêtées à Montréal, assez longtemps pour chercher un magasin d’alimentation. Il ne nous restait qu’un dollar. La crème glacée avait été un délice, mais elle nous avait coûté très cher!

Une immigrante qui voyageait avec nous dans le train nous a suggéré d’acheter du pain Wonder.

— Ce n’est pas cher du tout, nous a-t-elle dit. Avec votre dollar, vous pourrez en acheter trois.

Nous sommes donc entrées dans une épicerie et nous avons demandé à la caissière, qui avait du rouge à lèvres rouge, où se trouvait le pain Wonder.

— Au bout de cette rangée, a-t-elle répondu d'une voix blasée, en montrant l'endroit de son grand ongle peint en rouge.

Il y avait toute une tablette remplie de miches de pain blanc moelleuses, emballées dans du papier ciré en couleurs. Marusia en a pris deux. Nous n'avons pas osé acheter à boire et, de toute façon, il y avait une fontaine publique dehors. La caissière nous a rendu quelques pièces de monnaie.

Une fois revenues dans le train, Marusia a ouvert un des emballages de pain et en a retiré quelques tranches. C'était du pain parfaitement blanc, avec une croûte dorée plutôt mince. J'ai appuyé une tranche contre mon nez pour le sentir : ça ne sentait rien! J'en ai pris une bouchée : ça n'avait aucun goût! J'ai regardé Marusia : elle mastiquait lentement, l'air éberlué.

— Je me demande pourquoi ça s'appelle du pain, a-t-elle dit, profondément déçue.

J'avais envie de pleurer. Est-ce que c'était tout ce qu'on pouvait trouver comme pain au Canada?

Marusia m'a tapoté la main.

— Je vais en faire moi-même, du vrai, quand nous serons arrivées dans notre nouvelle maison, m'a-t-elle dit.

Puis, avec le bercement du train et ma faim un peu calmée par le pain Wonder, j'ai glissé dans le sommeil en rêvant à du vrai pain.

Nous avons traversé Ottawa à petite vitesse, puis nous

avons changé de train à Toronto. J'étais impressionnée par la débrouillardise de Marusia : à chaque arrêt, elle montrait nos billets au contrôleur afin de s'assurer que nous étions dans le bon train. Nous voyagions dans des wagons fermés, avec des fauteuils confortables et de grandes fenêtres : rien à voir avec les wagons plats, en Allemagne! Par la fenêtre, je regardais les villes que nous traversions, surprise de ne pas apercevoir des immeubles bombardés ou des quartiers complètement incendiés. La guerre n'avait-elle pas traversé l'océan? Ce n'était donc pas une guerre mondiale, finalement.

À l'approche de Brantford, nous avons terminé nos deux miches de pain Wonder, et j'en avais assez de cette substance. À l'entrée en gare, j'ai aperçu Ivan (je suis censée l'appeler papa) qui nous attendait dehors. Il avait le visage fraîchement rasé, et ses cheveux encore mouillés étaient bien dégagés de son front. Il avait les deux mains enfouies dans les poches d'un vieux pantalon gris soigneusement repassé.

Quand nous sommes descendues du train, il nous a fait un grand sourire. Nous avons fait à peine quelques pas dans sa direction quand il a serré Marusia dans ses bras et lui a donné un gros baiser, devant tout le monde!

Je faisais semblant de ne pas les connaître, mais il m'a soulevée dans ses bras et m'a serrée très fort. J'ai tenté de me dégager en le repoussant de mes deux mains, mais il me tenait trop fort.

— Tu es maintenant en sécurité, Nadia, m'a-t-il

chuchoté à l'oreille. Avec nous, jamais plus personne ne te fera du mal.

Plutôt que de lui entourer le cou de mes bras, je les ai laissés pendre mollement. Je ne voulais pas d'une autre démonstration d'affection en public.

Ivan a soulevé la vieille valise toute cabossée de Marusia et l'a déposée dans le coffre de sa grosse voiture noire. Je n'avais pas de bagage : il y avait assez de place pour mes quelques vêtements dans la valise de Marusia. Nous sommes montés dans la voiture, comme si nous avions été une vraie famille. Je n'étais pas montée dans une auto depuis très longtemps. Je me suis bien calée sur la banquette arrière, me laissant envelopper par l'odeur du cuir et de l'essence...

Une grosse voiture noire conduite par un militaire en uniforme...

— Nadia, ouvre un peu la fenêtre pour te rafraîchir, a dit Marusia qui était assise à l'avant.

Puis, elle s'est retournée vers Ivan et lui a demandé :
— Est-ce que tu as acheté cette auto, Ivashko?

— Non, a-t-il répondu. C'est celle de mon patron. Il me l'a prêtée pour la journée, en l'honneur de votre arrivée dans notre nouvelle maison.

Plissant les yeux de plaisir, Marusia a caressé la joue de son mari du revers de la main.

— Quelle délicate attention! a-t-elle dit. Ça me rappelle le jour de notre mariage.

Moi aussi, je m'en souvenais. C'était quand nous vivions au camp des personnes déplacées. La

cérémonie n'avait pas eu lieu dans le camp même, mais dans une église autrichienne située à proximité. Le prêtre autrichien avait laissé un prêtre ukrainien de notre camp bénir leur union. Ensuite nous étions rentrés tous ensemble en taxi. La voiture était petite et vieille, avec le cuir des sièges tout craquelé.

Je m'attendais à faire un long trajet, mais au bout de quelques minutes, Ivan a tourné dans une rue bordée de vieilles maisons de briques avec, ici et là, de petites maisons de bois. Il a garé la voiture devant l'une d'elles, qui avait l'air récente.

— Tu as acheté une maison, Ivashko? lui a demandé Marusia, tout étonnée.

— J'ai acheté un bout de terrain, Marusia, a-t-il répondu. Et je construis la maison.

Marusia et Ivan sont descendus de voiture. Je suis restée assise à l'arrière. Que m'arrivait-il? Depuis le début, j'avais hâte que ce voyage s'achève. Je voulais être chez moi. Mais étais-je vraiment arrivée chez moi?

Ivan a ouvert la portière arrière de la voiture et m'a tendu la main.

— Nadia, je t'ai installé une balançoire dans la cour, a-t-il dit.

À 12 ans, on est trop grande pour les balançoires, je le sais bien. Je lui ai quand même souri. C'est l'intention qui compte, et Ivan faisait tout ce qu'il pouvait pour moi. Je suis descendue de voiture. Ivan a retiré la valise de Marusia du coffre, et nous avons

marché tous les trois jusqu'à la porte d'entrée.

Ivan a ouvert la porte, a déposé la valise à l'intérieur, puis s'est retourné vers Marusia en lui faisant un grand sourire. Il l'a prise dans ses bras comme une enfant et lui a fait passer le seuil de la porte.

— Qu'est-ce qui te prend? a-t-elle crié. Dépose-moi par terre!

— C'est une coutume canadienne, a expliqué Ivan. C'est censé porter chance.

Il l'a déposée par terre à l'intérieur, et je les ai suivis, soulagée qu'il ne m'ait pas fait passer le seuil dans ses bras.

De dehors, la maison avait l'air finie, mais dedans, des planches de bois (Ivan a dit que ça s'appelait des madriers) se dressaient là où il aurait dû y avoir des murs. Le plancher était de bois nu, comme dans une bonne grange. Il n'y avait pas de meubles.

— Laissez-moi le plaisir de vous faire faire le tour du propriétaire, a dit Ivan en nous prenant toutes les deux par la main, tout excité.

Marusia a fait un sourire forcé, ses yeux trahissant la gêne que je ressentais moi aussi.

— Voici le salon, a-t-il dit en nous tenant toujours par la main.

Il nous a fait passer dans un cadre de porte et a ajouté :

— Et voici la chambre à coucher.

Une maison avec une seule chambre? Toute petite, en plus. À peine assez grande pour les deux matelas

posés par terre, avec des draps et des couvertures soigneusement empilés sur chacun. S'il n'y avait qu'une seule chambre, ce devait être celle de Marusia et d'Ivan.

— Alors, où vais-je dormir? Dans le salon? ai-je demandé.

Cela ne me dérangeait pas. C'était plus grand et mieux aéré que cette petite chambre.

L'espace d'un instant, Ivan a eu l'air gêné.

— Quand la maison sera terminée, tu auras ta propre chambre dans le grenier, a-t-il répondu en montrant du doigt une trappe au plafond. Et tu pourras choisir toi-même la couleur de la peinture.

Comment allais-je faire pour respirer dans un espace si petit? Dieu merci, la construction n'était pas finie. Entre-temps, on pourrait sans doute y apporter quelques changements.

— Alors, où vais-je dormir d'ici là?

— Dans la cour, avec nous, a répondu Ivan.

Dehors, donc. Je préférerais cela, et de beaucoup!

— Poursuivons notre visite, a suggéré Ivan.

Il n'y avait pas grand-chose d'autre à voir. En plus du salon et de la chambre à moitié construits, il y avait une cuisine, une salle de bain et c'est tout. La salle de bain était équipée d'un évier, d'une toilette avec chasse d'eau et d'une vieille baignoire de tôle décorée de jolies fleurs peintes sur le pourtour.

— Je l'ai récupérée à la décharge publique, a dit Ivan, tout fier de lui. Quelqu'un l'avait mise aux

rebuts. Incroyable, non?

Au fond, un gros éclat dans l'émail laissait voir un trou dans la tôle toute rouillée. Sans ce trou, la baignoire était tout à fait utilisable. Au camp des personnes déplacées, j'aurais donné ma chemise pour avoir une baignoire comme celle-là.

— Facile à réparer, a affirmé Ivan en me voyant fixer des yeux l'éclat dans l'émail. Quand la maison sera terminée.

Il nous a fait traverser la cuisine, et nous avons admiré la cuisinière électrique à deux ronds, achetée usagée, et une glacière fraîchement repeinte en bleu pâle. Sur le couvercle de celle-ci trônaient trois assiettes ébréchées et trois tasses dépareillées. Il y avait aussi un poêlon en fonte, et un couteau, une fourchette et une cuillère pour chacun de nous. Ivan était particulièrement fier de l'énorme évier de cuisine, avec ses robinets d'eau chaude et froide.

— On peut s'en servir aussi pour la lessive, a-t-il dit. Mais attendez de voir la cour.

Ivan a lâché ma main juste le temps d'ouvrir la porte arrière. Nous avons descendu un escalier temporaire fait de blocs de béton empilés. Au milieu de la petite cour se dressait un énorme chêne. Une balançoire faite d'un siège de bois et de deux grosses cordes était suspendue à la plus grosse branche.

— Pour toi, Nadia, a dit Ivan.

J'aurais voulu ne pas être contente, mais c'était plus fort que moi.

— Merci! ai-je dit à Ivan en lui sautant au cou.

À ma grande surprise, j'étais sincère. J'ai couru jusqu'à la balançoire, pour l'examiner de près. Le siège de bois était doux comme du velours. Ivan l'avait si bien poncé qu'il était impossible que j'aie une seule écharde.

Marusia et Ivan se tenaient par la main, sur le perron de blocs de ciment.

— Essaie-la, s'est écriée Marusia.

J'adorais la caresse du vent sur mes joues tandis que je balançais mes jambes d'avant en arrière pour monter toujours plus haut. Je me sentais presque libre. Au plus haut de la course de la balançoire, je pouvais voir dans les cours des voisins. Deux cours plus loin, il y avait une autre balançoire accrochée à un arbre. Au moins un autre enfant vivait dans cette rue, et c'était très bien. Peut-être que cet endroit pourrait être vraiment chez moi.